Benjamin Vallotton, **Enfances**, Librairie F. Rouge & Cie S.A., Lausanne, 1937, pp. 121-124

## - C'est demain la fête de Taveyannaz ?

Cette question, je la pose peut-être cent fois tant j'ai peur qu'on oublie le jour. Car on a solennellement promis de m'y conduire. Une fête! Et ma première course de montagne!

Enfin! Je ne suis pas peu fier d'avaler avec les trois grands et papa un café au lait trop chaud et de partir avant l'aurore.

## - En route, mauvaise troupe!

Papa dit ça, quand il est de très bonne humeur. Gustou trotte en avant avec sa boite verte de botanique. Je le suis de près, faisant sonner sur les pierres ma canne et mes souliers ferrés. Les herbes brillent de rosée. Des montagnes sont dans l'ombre. D'autres dressent leur tête claire dans le ciel sans nuages. Il fait presque froid. La plaine, derrière nous, est un trou bleu.

## - Dépêchons-nous!

Papa répond : « Qui veut aller loin modère sa monture. ». Après, il ne dit plus rien. Plou nous confie : « Il ne faut pas lui poser des questions. Il va prêcher, alors il médite. »

On monte tout le temps. Dès qu'on arrive au sommet d'une petite montagne, on en trouve une autre, puis une autre. Papa, qui a fini de méditer, nous dit tout à coupe : Regardez bien !... Nous découvrons, dans un val encore à moitié dans l'ombre, un village de chalets posé sur le gazon. Taveyannaz ! La foule, déjà groupée, fait une tache noire sur le vert. Nous descendons la première pente. C'est très facile parce que les vaches, en broutant, ont construit des marches d'escalier. Mais il faut regarder où on met le pied à cause des galettes plates entourées d'une herbe plus verte qu'ailleurs.

Dès qu'il nous voit, le syndic vient à notre rencontre. Il nous offre du lait frais et des tranches de gâtelet. Heureusement, papa accepte. Puis nous voilà près d'une chaire en bois blanc ornée de fleurs. Nous allons nous asseoir au milieu des gens. Papa voudrait bien entrer dans la chaire, mais il s'y trouve déjà une chèvre que tente un bouquet d'arnicas. Un étranger la fait partir en secouant un châle. Tout le monde rit. Maintenant, papa est dedans. Il prêche. Il dit souvent : *Je lève les yeux vers les montagnes d'où me viendra le secours*. Je regarde les parois de rochers, les cascades, les sauts du torrent, avec un grand respect puisque c'est de là que nous viendra le secours. Malgré les chèvres qui examinent de près ce qui se passe, les gens écoutent très bien. On chante. C'est encore plus beau qu'au temple, surtout quand papa étend les bras et qu'il bénit ses paroissiens, les étrangers, les papillons, les chèvres, même les vaches, en troupeau, plus loin, même les cochons noirs.

Alors on se lève, un peu raide, on plie les châles et chacun cherche une jolie place pour dîner sur l'herbe. Nous, nous sommes invités dans un chalet, à cause

de papa, je pense. Il y a un gros chaudron sur l'âtre, des fromages alignés comme les livres d'une bibliothèque ; sur la table, du jambon, du saucisson, des bouteilles de vin blanc, des baquets de crème. On peut manger de tout, redemander de tout, même de la crème qu'on prend avec des cuillères de bois. Les vachers sont contents. C'est leur fête! Ils disent : « Monsieur le pasteur,

encore un peu de crème ? Elle n'a jamais fait de mal à personne. » Papa se laisse persuader et nous aussi. Ils rient souvent, ces bergers coiffés d'un petit rond de paille, montrant de belles dents blanches. « C'est le lait qui fait de si belles dents, nous dit Plou, et le pain noir aussi. ».

Tout le monde est de nouveau sur le pâturage, autour de la société de chant. Le régent est là avec ses lunettes et son diapason. Ils chantent *Gentille Batelière*, *Comme volent les an nées, Il est amis une terre sacrée* et pour finir la chanson du poète qui aimait tant Gryon et sa fête de Taveyannaz :

Voici la mi-été, Bergers de nos montagnes. Compagnons et compagnes, Que ce jour soit fêté!...

Cette chanson est très longue, son air un peu triste. On dirait que ça ne finira jamais, mais on n'a pas envie que ça finisse.

Au son d'une clarinette, les gens dansent sur l'herbe, même des vieux et de vieilles. Papa regarde un moment. « Voilà comment je comprends la danse. C'est patriarcal. » Ce mot me plaît. Pour m'en souvenir, je dis plusieurs fois : c'est patriarcal.

Nous voudrions apporter à maman un bouquet de rhododendrons. Les bergers secouent la tête. « C'est un peu tard. Vous pouvez chercher sur les revers. Pour ça il faut monter. » Nous montons donc pendant que le soleil descend. C'est intéressant de s'accrocher aux pierres, de voir le vide entre ses jambes, de se camper sur un rocher pointu, comme les chèvres...

Bientôt le vallon de Taveyannaz est tout entier dans l'ombre. Les chalets semblent plus petits. Toujours le chant de la clarinette. Les étrangers sont partis, mais les filles de Gryon tournent encore, toupies rouges, toupies bleues, toupies noires ; un peu de blanc : les manches de chemise des bergers. Sur les pentes, la lumière court en montant, poursuivie par l'ombre.

- En route, avant la nuit!

Pourquoi la fête de Taveyannaz est-elle si courte ? Pour mieux la graver en moi, trottinant, glissant, trébuchant, je fredonne sans arrêt :

Voici la Mi-Eté Bergers de nos montagnes !